

jours, je rentrai dans la province de Buenos Ayres, et je voulus visiter la ville de ce nom, que je ne connaissais pas, n'y ayant jamais mis le pied.

« C'était la fatalité qui m'y conduisait !

« Vingt quatre heures ne s'étaient pas écoulées, qu'allant, le soir, au théâtre, je reconnus, dans la première chanteuse, la Mariquita, ma femme, dont j'avais perdu la trace depuis de longues années.

— Ah ! ah ! nous y voilà ! s'écria Louis Clermont presque joyeusement. Écoute, Cuchillo, écoute... je t'assure que cela va t'emporter !

XIV

LE CARNAVAL A BUENOS-AYRES

Cuchillo, en effet, avait relevé la tête, en entendant prononcer de nouveau le nom de la Marquesa.

Ses yeux, qui brillaient d'une lumière étrange, se fixèrent sur le marquis, tandis qu'un léger tremblement agitait ses lèvres crispées ; mais Paul de Kando était trop absorbé par ses propres impressions pour s'inquiéter des impressions des autres, ou même les apercevoir.

Louis Clermont lui-même avait brusquement éteint son expression railleuse et paraissait relativement agité, bien qu'il ne regardât guère, à présent, celui qui parlait. Toute son attention, toute son émotion véritablement inquiète et passionnée, se reportait maintenant sur son ex-compagnon de chambre.

— Oui, reprit le marquis d'une voix palpitante, je la revis là, brusquement, dans tout l'éclat de sa beauté que les années n'avaient point atteinte. Au contraire, elles l'avaient développée. La première jeunesse avait disparu, mais la femme, à présent, tenait tout ce que la jeune fille promettait.

« Puis, elle avait pris évidemment d'autres façons. Ce n'était plus la petite sauvage indomptée que j'avais connue... C'était une femme du monde, aux allures élégantes et distinguées, pleine de cette "morbidezza," comme disent les Italiens, qui donne un attrait si terrible à quelques créatures privilégiées.

« Le choc, pour moi, fut immense.

« Je n'avais point lu l'affiche avant d'entrer au théâtre, où me conduisaient deux compagnons avec qui j'avais passé la journée, à fêter le carnaval... J'étais un peu lancé... Si vous me dégrisa. On jouait la Favorita. Quand elle entra dans son superbe costume de maîtresse aimée d'un roi, ce fut, dans la salle entière, un tonnerre d'applaudissements, de bravos, de cris d'enthousiasme : on la couvrit de fleurs...

« Souriante et sûre d'elle-même, elle romeroyait en s'inclinant avec une grâce toute particulière, qui me rappela le jour où j'avais vu sur la place de Meer, à Anvers, distribuant ses baisers à la foule, déjà enivrée de sa gentillesse et de sa beauté.

« Le public des places populaires, surtout, trépignait avec furie. Les gauchos, épars dans la salle, se levaient, agitant leurs chapeaux ; plusieurs brandissaient leur couteau ou leur revolver, comme s'il s'était agi d'élever sur le pavoi quelque chef militaire.

— Elle est du pays, me dit fièrement l'un de mes compagnons. C'est la fille d'un des nobles, d'un simple gaucho : c'est Mariquita Antequerra, dite la Marquesa.

« Hélas ! je ne le savais que trop.

— Bravo ! Mariquita ! Bravo ! hurlait-on de tous côtés.

« Enfin, elle fit un signe de sa main petite et fine, et la tempête s'apaisa comme par enchantement.

« Elle allait chanter.

« Vous connaissez, puisque vous l'avez entendu, son admirable voix de contralto !

« Elle fut inouïe, merveilleuse ! Ce rôle lui convenait ! Elle sut y mettre toute la grâce et toute la passion qu'il contient ; et, lorsque, au dernier acte, elle commença le fameux morceau :

O transport ! C'est mon rêve perdu
Qui rayonne et m'enivre,
Son amour m'est rendu !
Mon Dieu, laisse moi vivre !

« Je vis plus d'une sombre figure, basané et dur, des hommes farouches du campo, se couvrir de larmes.

« Moi, j'étais fou ! Je croyais l'avoir oubliée, ne plus la revoir : et voilà qu'elle m'apparaissait tout à coup, dans l'éclat que la scène prête à une femme ; couronnée de l'auréole d'un rôle plein de charme et de poésie ; couverte de diamants, dans un costume éblouissant qui faisait ressortir toute sa beauté, sa gorge opulente, ses bras aux contours de marbre blanc, ses poignets fins et ronds, sa main d'enfant ; j'étais, sur une foule idolâtre, les ondes sonores d'une des voix les plus envoiées et les plus chaudes que j'aie jamais entendues...

« Je restais là foudroyé, n'applaudissant pas, ne la quittant pas des yeux, ne sachant si je l'aimais encore ou si je la haïssais, ne sachant même plus si elle était ma femme, n'ayant qu'une idée fixe, furieuse :

« Je veux l'avoir, ce soir, tout de suite, à l'instant !

« Ce n'était pas de l'amour ; c'était à peine du désir ; c'était une sorte de fureur, de délire, de monomanie.

« Le sang battait dans mes artères, sifflait à mes oreilles.

« Il y avait, au fond de moi, la volonté d'une revanche complète de tout ce que j'avais souffert par elle. Je ne rêvais pas de revivre à ses côtés... Non. Mais je me sentais capable de tous les crimes pour l'obtenir.

Cuchillo, nous l'avons dit, s'était redressé et regardait le marquis d'un regard étincelant et étrange. A mesure que le récit avançait, ses pommettes se teintaient de larges plaques rouges, ses lèvres se contractaient davantage, ses narines se gonflaient.

Louis Clermont suivait toutes ces transformations, étudiait tous ces indices, sans dire un mot, et bien résolu à ne plus interrompre le mari de la Marquesa.

Quant au marquis, il était loin du corral : il ne voyait plus ses auditeurs, aveuglé, emporté par l'ardeur de ses souvenirs et des passions qu'ils évoquaient.

— Si j'avais su qu'elle fût à Buenos-Ayres, — poursuivit-il d'une voix plus basse, et presque se parlant à lui-même, — certes, je n'y aurais pas mis le pied ; j'aurais fui cette ville, comme on fut un lieu empesté, où règne la fièvre jaune. Cette femme m'avait toujours été fatale... Elle devait me l'être jusqu'à la fin... Elle devait me conduire à l'abîme où je suis tombé... Eh ! bien, tant pis pour elle ! Tant pis pour moi !...

« Du moins elle ne me fera plus souffrir ! ajouta-t-il d'un ton farouche.

— Où en étais-je ? fit-il brusquement, après un court silence que peronne n'interrompit. Ah ! je me rappelle maintenant ! J'étais arrivé, la veille au soir, éreinté d'une longue course à travers le campo ; je m'étais couché aussitôt, dans une de ces fondas où descendent habituellement les gauchos. C'était le carnaval : je n'en savais rien, et surtout j'ignorais ce qu'est le carnaval à Buenos-Ayres.

« La surprise que cela me causa, le lendemain matin, les distractions qui s'ensuivirent, devaient amener cette péripétie, le